

influence alors les grèves éclatent-elles ? R.—Eh bien, je ne le sais pas. Dans toutes les “Unions” la minorité doit toujours se soumettre à la majorité ; si une décision est prise par la majorité, les autres doivent se taire ; c'est la seule raison. C'est ce que j'ai dû faire souvent, moi-même, lorsque j'étais opposé à quelque chose de ce genre, mais je me suis joint à eux, je me suis mis en grève comme eux, parce que la majorité était en faveur de la grève. C'est pour cette raison que j'abandonnai les “Unions”. Je regrette de le dire, j'ai cru qu'il valait autant me retirer et essayer de lutter plus paisiblement en dehors, bien que j'aie supporté l'“Union”, alors que j'en faisais partie, et que j'aie toujours suivi la majorité.

Q.—Les grèves ont-elles réussi, ou non ? R.—Je ne sais pas ; elles ont réussi et elles n'ont pas réussi. La dernière a été très malheureuse.

Q.—À quoi cela était-il dû ? R.—On voulait une augmentation de gages — du moins, c'était la principale plainte. Après douze semaines de grève, ils reprurent le travail avec les mêmes gages ; dans certains cas même, les gages furent diminués au lieu d'être augmentés.

Q.—Les grévistes ont-ils reçu de l'aide de quelque part ? R.—Quant à cela je n'en sais rien ; je n'étais pas avec eux et je ne sais rien de leur position financière.

Q.—La dernière grève dont vous parlez a-t-elle été ordonnée par un grand nombre d'hommes, ou était-elle due à quelque influence spéciale exercée sur les ouvriers ? R.—Je ne sais pas, j'assistai à une assemblée pour savoir quels seraient les résultats — je crois que c'était dans cette salle-ci — et il fut décidé qu'ils ne pouvaient en venir à aucune conclusion. A une autre assemblée il paraît que la majorité décida de se mettre en grève, mais je ne l'appris que le samedi en voyant les ouvriers emporter leurs outils. Ils crurent, je suppose, que je ne sortirais pas, et ils ne me parlèrent de rien, mais j'appris qu'il allait y avoir une suspension générale. J'allai trouver mes patrons et leur demandai s'ils allaient fermer la boutique ; je leur ai dit : “si vous fermez donnez-moi mon argent et j'irai ailleurs ; je ne veux pas être mis à la porte.” Notre association avait décidé de ne pas se mettre en grève ; nous avions fait des arrangements avec les différents patrons au sujet d'une augmentation en faveur des hommes qui la mériteraient, immédiatement après l'expiration des contrats actuels. Cependant nous nous tîmes à la décision du soir précédent.

Q.—Y a-t-il un grand nombre d'apprentis charpentiers d'employés ? R.—Non ; ils sont peu nombreux.

Q.—Existe-t-il un grand nombre de jeunes garçons qui désirent devenir apprentis ? R.—Non ; je ne pense pas.

Q.—Celui qui veut apprendre le métier, a-t-il de la difficulté à trouver de l'ouvrage ? R.—Non ; pas que je sache.

Q.—Y a-t-il de l'ouvrage pour tous ceux qui veulent apprendre le métier ? R.—C'était ordinairement le cas ; les garçons entraient et faisaient leur temps. De mon temps il fallait faire un apprentissage de cinq ans, mais j'ai vu des garçons qui devaient servir quatre, cinq ou trois ans ; après deux ans ils quittaient leurs patrons et s'en allaient ailleurs sans finir leur temps. Sans doute le patron ne peut les forcer, et les ouvriers y perdent beaucoup. Le système d'apprentissage est-il bon ou non, je ne saurais le dire, mais je sais que de mon temps il fallait servir comme apprenti.

Q.—Croyez-vous que l'on apprenait alors le métier mieux que ces gens dont vous avez parlé, qui vont de place en place ? R.—Je le crois certainement.

Q.—Et ceux qui ont appris leur métier en ces jours d'apprentissage sont de meilleurs ouvriers que ceux qui n'ont pas fait d'apprentissage ? R.—Pour ce qui est de mon métier qui se compose de plusieurs branches, on avait l'habitude de l'apprendre en entier, tandis qu'aujourd'hui il est divisé en différentes parties. Ceux qui faisaient leur temps comme je l'ai fait, apprenaient toutes les branches et étaient censés les connaître toutes.